

# Survivances du patois savoyard

Gaston Tuillon

En Savoie (les deux départements étant confondus sous le même nom historique) les patois ont connu un déclin rapide au cours du vingtième siècle, à tel point qu'un jeune géographe genevois, Giuliano Broggin, après avoir mené des enquêtes méthodiques et rigoureuses, dans le Chablais, sur l'usage qu'on faisait du patois, en 1980, a publié, dans un journal savoyard, *Le Messager* du 4 septembre 1981, un article au titre provocateur : *Le patois savoyard : une langue morte en l'an 2000 ?*. Le patois savoyard est déjà mort, dans tout le canton de Genève, dans le pays de Gex et, en Savoie même, dans la plupart des villes, dans quelques bourgs et même dans de nombreux villages. Sans vouloir prédire quand mourra le dernier patois savoyard – il y a déjà eu tant de prophéties téméraires sur ce sujet ! – on peut raisonnablement penser que sa disparition est inscrite dans l'évolution culturelle et sociale du monde moderne et dans la courbe du déclin que ce langage a enregistré au cours des cent dernières années. Mais nul ne sait ni le jour, ni l'heure. Les derniers amoureux du patois prolongeront sans aucun doute



(Fonds BREL - photo O. Bérard)

sa vie, ils goûteront encore pendant des décennies le plaisir des discussions en patois et apprécieront la connivence particulière que donne l'usage d'un patois local adapté à la réalité, à la vie et au mode de penser des habitants d'un même pays. Cela est certain, comme il n'est pas moins certain que cela finira.

Mais ces quelques pages ne veulent pas proposer une réflexion sur la survie possible ou sur la mort probable ou imminente de ce fait culturel qu'est le patois. Elles voudraient faire prendre conscience du fait qu'un patois ne meurt jamais complètement. Quand tous les Savoyards ne parleront que le français, on distinguera encore, à leur accent, (tous ne pourront pas s'en débarrasser totalement et quelques uns l'afficheront encore avec fierté) un originaire des bords du Léman, d'un Chambérien, d'un Tarin ou d'un Mauriennais. Il suffira d'avoir un peu d'oreille et de faire quelques remarques sur la façon de traîner sur l'avant-dernière syllabe des groupes de mots, sur la façon égale et lente de dire son propos, ou sur la succession saccadée et même abrupte des syllabes et l'on aura quelque chance de connaître l'origine de tel Savoyard qui aura conservé son accent de terroir. Dis-moi quelques mots et je te dirai d'où tu es. Tous les patoisants pratiquaient entre eux cette reconnaissance par les particularités linguistiques de leurs voisins. C'est du substrat patoisant que viennent les différents accents locaux, même les accents locaux dans l'usage de la langue française. Ainsi tant que survivront des accents de Savoie, on pourra dire que le patois savoyard n'est pas complètement mort.

Cette survie est un peu abstraite et on pourra objecter que l'accent du français parlé en Savoie n'est qu'un pâle reflet de ce qu'était le patois et que les commodités de reconnaissance que ces quelques accents permettent encore ne sont rien à côté des certitudes et des précisions que fournissaient les véritables patois. Soit : c'est une pâle survivance.

Plus solide sera la survivance du patois par le maintien de certains mots qui, habillés à la française, continueront à vivre dans la conversation entre Savoyards. Ces mots, même les autres Français qui viendront séjourner ou s'installer en Savoie devront les apprendre, sinon pour les utiliser eux-mêmes au cas où leur idéologie linguistique le leur interdirait, mais au moins pour comprendre ce que disent les Savoyards, notamment dans le domaine de la montagne. Avec ces mots savoyards qui se seront maintenus dans le français de Savoie, le vieux patois continuera encore à fonctionner un peu, en enrichissant le vocabulaire de la langue française, responsable de son déclin.

## **I- MOTS SAVOYARDS EN FRANÇAIS OFFICIEL**

D'ailleurs c'est déjà fait : il y a des mots savoyards qui sont entrés – parfois en changeant un peu de sens – dans la langue française de tous les Français et même de tous les francophones. C'est le cas du mot *chalet*. Corneille, Racine et La

Bruyère ne connaissaient pas ce mot ; Montesquieu, Voltaire et Diderot l'ont peut-être lu, ils ne l'ont jamais utilisé. C'est Rousseau qui l'a introduit dans la littérature française : puis *chalet* est entré dans les dictionnaires. Comme a commencé, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la mode des petites maisons en bois pour les séjours de repos à la campagne, le mot *chalet* a désigné toute maison à façade de bois. D'abord « maison d'alpage » puis « maison à façade en bois », le mot *chalet* s'est bien installé dans le vocabulaire français : il vient du patois savoyard. Il est en effet inutile de discuter pour savoir si Rousseau était Suisse ou Savoyard : comme tout Genevois, il est politiquement Suisse et linguistiquement Savoyard. C'est une affirmation qui peut étonner les gens qui donnent automatiquement aux frontières politiques une importance culturelle qu'elles n'ont pas toujours. Mais tout romainiste sait que le canton de Genève appartient au domaine du dialecte savoyard. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, c'était une vérité banale. Passant par Genève en 1596, Scaliger note qu'au Sénat de la ville, on parle en patois savoyard « Genevae in senatu loquuntur sabaudice ». Introduit dans les textes littéraires par un illustre Genevois, le mot *chalet* est un mot savoyard en français.

Comme le sont les mots *piolet*, *sérac*, *casse*, *clapier* au sens « d'amoncellement de grosses pierres », *rimaye*. L'alpinisme utilise des mots issus du patois savoyard. Leur étymologie et leur histoire sont le plus souvent bien établies et instructives. Un *piolet* est le diminutif du mot savoyard *piola* (*o* fermé tonique, *a* inaccentué final : prononcez comme le mot familier *piaule*) ; ce mot *piola* veut dire « hache ». Un *piolet* est donc fort raisonnablement une petite hache.

En latin SERUM veut dire « petit-lait de fromage » et les médecins ont d'abord employé ce mot latin pour désigner le liquide qui reste autour du caillot de sang. Comment un composé de SERUM « petit-lait » est arrivé à désigner des blocs de glace qui se détachent des glaciers ? Par voie métaphorique certes, mais par quel cheminement ?

Avec le petit-lait, on faisait en Savoie et on fait encore dans certains villages un fromage très maigre et très blanc, qu'on appelle d'un mot formé sur le radical de SERUM : *le séré*, *le sérac*, *la sarasse*, etc. Le bloc de glace qui se détache d'un glacier et qui dégringole en se brisant a été comparé à ce fromage très blanc et qui se brise : *le sérac*. Combien d'alpinistes savent que *sérac* et *sérum* sont des mots qui viennent de la même famille lexicale latine ? Ce n'est certes pas nécessaire de le savoir. Mais les esprits curieux d'histoires de mots ne peuvent connaître la solution de cette parenté surprenante, *serum*, *sérac*, qu'en passant par les modes de vie en Savoie et par le leçon que donnent les choses et les mots du pays, les mots patois du pays.

Dans son Manuel de l'Alpinisme, Frendo distingue le sens des trois mots : *casse*, *clapier* et *pierrier*, selon la grosseur des pierres amoncelées. Ce sont trois synonymes qui désignent des tas de pierres le long d'un versant de montagne.

L'auteur a tout à fait raison de faire ce que fait tout bon lexicographe devant des synonymes : comme une langue bien faite ne doit pas en avoir, il affecte chaque terme à une sous-espèce de tas de pierres. Le *pierrier* est composé de petits cailloux, de ceux qu'un homme peut soulever facilement, une *casse* a des pierres plus grosses ou de petits blocs, un *clapier* est constitué par d'énormes blocs. Il est souhaitable qu'en alpinisme, ces trois mots soient ainsi bien employés, selon les degrés de difficultés. Mais ces mots ont ici ou là, à travers la Savoie, des sens différents et moins hiérarchisés, surtout le mot *clapier*. Ce mot désigne souvent dans les villages de montagne, non pas un amoncellement naturel de pierres, mais ces tas de pierres qu'on voit encore le long des versants autrefois cultivés. Cet élément typique des terroirs de montagne témoigne que le paysage, aujourd'hui revenu à l'état de nature, était autrefois cultivé, labouré, car ce sont les générations de laboureurs qui ont porté ces pierres et en ont fait des tas aux deux bouts des champs, pour que la terre que l'araire venait d'ouvrir soit un peu moins caillouteuse. Ce défrichement annuel et progressif d'une terre à peine arable a marqué les versants cultivés des Alpes par des tas de pierres longitudinaux, par des *clapiers*. Et le mot n'était pas un mot technique, comme dans les ouvrages des géographes, c'était un mot quotidien : combien de fois ai-je entendu : « Tu ne trouverais pas une pierre dans un clapier ? ».

Le mot *rimaye*. Dans certains patois de Haute-Savoie, la désinence *-aye* (qui se prononce *-aille*, sinon pourquoi l'aurait-on écrite de façon si compliquée ?) correspond à la désinence du participe passé féminin des verbes du premier groupe (aimée) ainsi qu'au suffixe *-ée*, de mots comme *la rosée*, *la gelée*. C'est un suffixe qui actualise le sens du radical verbal. Ce radical, vous le trouverez en ouvrant un dictionnaire latin : le verbe déponent RIMARI signifie « fendre, ouvrir ». Donc pas étonnant que la *rimaye* désigne la plus grande fente du glacier, celle qui se forme là où le bloc de glace est travaillé par les tensions produites par une forte rupture de pente.

## II - MOTS SAVOYARDS DANS LE FRANÇAIS PARLÉ EN SAVOIE

Ce sont-là quelques uns des mots savoyards, des mots patois, qui sont entrés dans le lexique officiel du français. Mais dans les conversations tenues en français par des Savoyards, bien d'autres mots du patois régional s'habillent à la française et s'intègrent au discours français soit pour exprimer une réalité montagnarde que le français n'a pas désignée, soit pour donner aux propos une pointe de malice ou tout simplement parce que les Savoyards aiment conserver des mots d'autrefois que leur ont appris leurs parents ou leurs grands-parents patoisants ou pour d'autres raisons que l'analyse linguistique fait apparaître.

## A - La faune

Les plus nécessaires de ces mots régionaux sont ceux qui désignent des plantes ou des animaux de montagne. On peut, parler du lagopède des Alpes en l'appelant, comme les zoologues, le lagopède : ça fait pédant et on risque de ne pas être compris. On peut utiliser la périphrase française qui a été forgée pour les livres de discription des Alpes : la perdrix des neiges, bien que cet oiseau ne soit pas une perdrix. Beaucoup de Savoyards emploient encore le mot patois auquel ils ont donné une forme française : *une arbine*, mot qui vient très régulièrement de l'adjectif féminin ALBINA « la blanche », qui, en latin tardif, a été dérivé à partir de ALBA. De même, le lièvre variable, le *Lepus timidum* des zoologues, est appelé un *blanchon* ou un *blanchot*. Pourquoi le français n'adopterait-il pas ces mots bien faits, plus clairs que les périphrases actuellement en usage dans les livres sur la montagne ? Littré disait des mots provinciaux qu'ils étaient de bon aloi et qu'il fallait les admettre. Que de mots provinciaux utiles ont été laissés à la porte des dictionnaires français, si hospitaliers par ailleurs à des américanismes que tant de Français s'acharment à prononcer, en se tordant la gueule ! *Blanchon* et *arbine* n'auraient pas demandé autant de contorsions. Que les montagnards continuent longtemps à employer ces mots simples et clairs, même si les dictionnaires français n'accordent pas leur visa d'entrée à des mots qui déplaisent encore pour la seule raison peut-être qu'ils ont été d'abord patois.

Le nom savoyard d'un autre animal a la vie dure, bien que la langue française lui propose un équivalent, *le lézard gris*. Ce n'est pas nécessairement pour donner à leurs propos une saveur régionale, que les Savoyards conservent le nom local de ce reptile : *la larmouise*. Le français désigne deux animaux par des périphrases, *le lézard vert* et *le lézard gris* et plus souvent par un générique *lézard* indifférent à la taille et à la couleur. Pour un patoisant savoyard et pour les générations de Savoyards qui ont appris le français de la bouche des derniers patoisants, il y a deux mots, pour deux bêtes : le *lézard* qui est vert et *la larmouise*, plus petite, qui est grise. Les deux mots ne se confondent pas, ils restent chacun dans leur emploi, comme *grenouille* et *crapaud*, *guêpe* et *abeille*, *mouche* et *tavan* (*taon*, si vous voulez). Le Français propose une segmentation sémantique à une case, occupée par le mot *lézard*, à des Savoyards dont la langue divise cette réalité animale en deux espèces dotées chacune d'un mot simple et commode : *lézard* et *larmouise*. Ces Savoyards ont appris qu'une *larmouise* n'est pas un *lézard*, comment voulez-vous qu'ils changent, non pas simplement de mot, mais de façon de voir le monde, même une toute petite partie du monde animal ? Ils conservent le mot *larmouise* et, à cause de son utilité pour désigner une espèce distincte, ils croient même que le mot est français. J'ai connu quelqu'un, qui n'est pas sot du tout, qui à été étonné de ne pas le trouver dans le *Petit Larousse*. Un écrivain, Barrachin, auteur d'un ouvrage de souvenirs d'enfance gapençaise intitulé *La Montagne m'a dit...* écrit en français, en émaillant son texte de mots régionaux et il dote son ouvrage d'un



(Fonds BREL - photo Pascal Léo)

index qui traduit en français les régionalismes de Gap. Dans les Hautes-Alpes, le lézard gris se dit *la lermuse* au nord et *la lagremuse* au sud : c'est un mot qui vient d'une forme attestée en latin lyonnais du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle : LACRIMUSA. Pour Barrachin, écrivain français de Gap, *lagremuse* est un mot issu du patois, un régionalisme de la campagne gapençaise, tandis que *lermuse* est la forme française. Son index qui explique : *Androne* = « ruelle », *hialée* = « rigole » dit aussi *lagremuse* = « lermuse ». Tant il est vrai qu'il est difficile de changer sa façon de penser et l'organisation des concepts qui ont permis à l'enfant de voir le monde d'une certaine façon. Une segmentation à deux cases exige deux mots, et, si le français n'en propose qu'un, le mot local nécessaire pour la deuxième case, pour la deuxième espèce animale en l'occurrence, a beaucoup de chance de survivre pendant quelque temps encore.

Nous avons au passage rencontré le mot régional *tavan*, au lieu du *taon* français. Si les Savoyards et d'autres, des Dauphinois par exemple, restent fidèles à la forme *tavan*, malgré les moqueries des biendisants, c'est tout simplement parce que le monosyllabe français est mal commode : *il fait un temps d'orage, les taons piquent*. De plus c'est un mot que beaucoup ont appris à l'école, avec son orthographe difficile. Qu'un monosyllabe, homophone d'un mot fréquent comme le temps, qu'un nom appris par l'écriture et desservi par une graphie compliquée ait de la peine à concurrencer un mot plus commode comme *tavan* protégé de toute

homonymie, il ne faut pas s'en étonner. Il est logique que le mot régional mieux constitué que le mot français soit encore utilisé par tous ceux – et ils sont nombreux – qui ne s'embarrassent pas trop des anathèmes linguistiques.

Un poisson qui vit dans les lacs savoyards et suisses a pris, en français, le nom que lui donnaient les pêcheurs du lac du Bourget : *le lavaret*. Autour du Léman, ce poisson porte un autre nom : *une féra* ; sur les rives d'autres lacs, il s'appelle *une fère*. Ces deux derniers mots viennent du latin FERA « la bête sauvage » : c'est un poisson vorace que *le lavaret* ou que *la féra*. En choisissant un mot, le français a montré la voie que prendrait l'unification des dénominations de ce poisson ; mais cette unification est loin d'être faite ; sur les bords du Léman, les clients des restaurants ont intérêt à savoir ce qu'est *une féra*.

## B - La flore

La flore alpestre a ses espèces propres. Pour l'une d'elles au moins, le nom alpin s'est imposé : *Le génépi*. Pour d'autres la situation linguistique actuelle se définit par une concurrence entre les noms locaux et les noms que les botanistes ont choisis pour le français officiel.

Un beau conifère des hautes altitudes ensoleillées porte officiellement le nom de *pin cembro*. Les Savoyards lui donnent d'autres noms : *un arole* surtout, *un pigner* près de Modane, *un alève* dans certains villages de Haute-Maurienne. *Arole* est largement majoritaire, c'est le nom officiel en Suisse Romande, où il est interdit d'abattre cet arbre. Le mot *arole* est si vivant en Savoie que les dictionnaires français devraient s'aligner sur ceux de Suisse ; ainsi tous les montagnards qui vivent dans les régions où poussent *les aroles* donneraient au même arbre, le même nom.

Tout montagnard, voisin des grandes forêts de conifères, distingue ordinairement *l'épicéa* (*Picea excelsa*) et *le sapin* (*Abies pectinata*). Les deux mots français ne sont pas très commodes pour porter cette distinction, car pour la plupart des Français, *sapin* est un mot générique englobant les deux grands conifères à aiguilles courtes : *un sapin de Noël* est souvent un épicéa. Tout le monde en Savoie emploie ce générique du français ; *une forêt de sapins* par exemple. Mais quand ils veulent préciser de quelle espèce il s'agit – le bois des deux arbres n'a pas la même valeur ni le même usage – les montagnards ont un mot pour l'épicéa et un autre pour le sapin pectiné. *Une pesse* est la désignation la plus répandue pour l'épicéa que les gens de Haute-Maurienne appellent *une suiife* ; l'autre arbre est encore assez souvent appelé *un vargne*.

La *pomme de pin* est une expression française bizarre : ce n'est une pomme que parce que le mot latin correspondant signifiait « fruit » et l'expression sert pour les cônes de pin, d'épicéa, de mélèze, de tout conifère. Etrange ! et surtout

peu commode pour ceux qui vivent en contact avec cette réalité : on ramasse souvent ces cônes pour les faire sécher et les brûler, car ils flambent bien. Personne n'appelle cela des pommes de pin : le nom savoyard le plus fréquent est *une bovate* ; certains disent *povote*.

La branche des conifères coupée qui conserve encore ses aiguilles porte un nom particulier. On s'en sert pour activer un feu de bois ou, au chalet, pour faire la litière des bêtes. Pour désigner simplement et sans périphrase cette réalité, on emploie le mot *garne* (féminin), qui est un déverbal du verbe *garnir*. En Haute-Savoie on dit aussi *du dai*, qui vient d'un mot gaulois. Quel mot français simple pourra jamais remplacer ces termes issus du patois ?

Les noms de plantes constituent un lieu privilégié pour la conservation vivante des mots locaux. Tous les pâtisseries des stations de montagne vendent des tartellettes aux myrtilles et, à l'intérieur de la pâtisserie, presque tout le monde parle de myrtilles. Mais au moment de la cueillette, tout Savoyard a sur les lèvres un autre mot, soit *une embrune* qui me semble majoritaire, soit *une embrosale*. Peut-être faudrait-il écrire ces mots avec un *a* initial. Ce qui est certain c'est que ce mot est très vivace. Ceux qui, dans leur enfance, ont cueilli *des embrunes* ont tendance à dire, en toutes occasions, le mot appris dans leur enfance. Les fruits sauvages semblent favoriser la conservation du mot local traditionnel. Beaucoup de Savoyards appellent *un pétavin* une mûre de ronces, surtout la mûre bleue – car certains distinguent dans leur vocabulaire les deux espèces de mûres. Le fruit de l'aubépine (*une cenelle* en français) s'appelle soit *poire à bon Dieu*, soit *poire-saint-Martin* : le mot *cenelle* est inconnu. La groseille rouge, sauvage ou cultivée, est *un tramarin*. La prunelle est *une peloce*, c'est un mot d'origine gauloise que l'ancien français connaissait sous la forme *beloce* qui désignait « la prune ». Le mot *peloce* est courant en Savoie, surtout à cause de l'expression *envoyer aux peloces* qui signifie « envoyer paître quelqu'un ».

Voici d'autres noms savoyards de végétaux. *Betterave* et *carotte* sont deux mots qui se disputent les désignations de quelques racines comestibles. En Savoie, *la carotte rouge* est l'appellation habituelle de ce qui en français s'appelle *betterave rouge* ou *à salade*. Quant à la carotte... jaune ou le carotte tout court, beaucoup de Savoyards disent encore *pastenaille*. Mais ce mot est le plus souvent une marque volontaire de régionalisme ; au contraire, on croit, en toute bonne foi, que l'expression *carotte rouge* est française, car pour un Savoyard, les betteraves sont réservées aux bêtes ; les Chablaisiens les appellent des *hondances*.

Pour finir cette revue de la botanique savoyarde, je parlerai d'un arbuste qui a son importance dans le paysage montagnard entre 1000 et 2000 mètres d'altitude. C'est un aulne, c'est-à-dire une verne, pour parler comme la moitié sud de la France (au sud d'une ligne allant des Vosges à la Vendée). La tige de cet arbuste peut avoir dix centimètres de diamètre et atteint une longueur de trois mètres,





(Fonds BREL - photo J. Brocherel)

mais la moitié de cette tige rampe sur le sol, seule l'extrémité se relève à la verticale. On dit que c'est la neige qui couche ses petits troncs d'arbustes : ils poussent, serrés les uns contre les autres, et les parties rampantes des troncs forment à trente centimètres au-dessus du sol un réseau dense et inextricable. Ces plaques végétales couvrent parfois des hectares de versant de montagne. Traverser ces broussailles consiste à marcher, sans jamais toucher le sol, sur des branches qui plient sous les pieds : exercice à éviter si l'on veut ne pas perdre de temps. Mais quel alpiniste n'est jamais tombé sur une grande plaque de ces arbustes, un jour où, pour descendre, il a pris tout droit, en croyant gagner du temps ? Les livres de description de la montagne appellent ces buissons des *aulnes-verts* ; les montagnards leur donnent plusieurs noms : *les dérosés* ou plus souvent *les arcosses*. La littérature alpine semble avoir choisi ce dernier mot : *les plaques d'arcosses* sont les ennemies de ceux qui veulent aller vite.

### C - La cuisine

En Savoie, comme dans toutes les régions de France, la cuisine locale possède ses recettes et son vocabulaire. La charcuterie a ses spécialités parmi lesquelles on

trouve *le pormonier*, « saucisse aux herbes », *le bacon*, « porc salé » (ce mot n'est pas revenu d'Angleterre : c'est le vieux mot français resté sur place) et surtout *les diaux*. Un *diau* est une saucisse : étymologiquement le mot veut dire « doigt de viande », car il vient du latin DIGITALE. C'est un mot très vivant, surtout pour désigner les saucisses faites au pays. Un grand gars, sec et maigre, tout en longueur s'appelle *un décapa-diau*, c'est exactement la même image que pour le français *dépendeur d'andouille*.

Tout en variant à l'infini les ingrédients et la préparation, les Savoyards faisaient, et font encore, *des farcis* ou *des farcements*, sorte de « pain-perdu », tranches de pain dur trempées dans du lait et cuites avec des raisins secs et des œufs. Les *crozets* sont des pâtes spéciales cuites au four avec beaucoup de tomme : on les apprécie en Tarentaise.

Mais, même en dehors des recettes particulières, le vocabulaire de la cuisine conserve quelques noms issus du patois. Quand on est chez soi, on parle français, mais comme le grand-père et la grand-mère le parlaient et on se sent bien dans cette langue domestique. Beaucoup d'ustensiles ont un nom venu tout droit du patois. Un seau est un *sizelin* ; un pot de grès pour la provision quotidienne de lait ou pour le beurre fondu, les confitures, etc. est *un tupin* ou *une tupine* et, naturellement, on dit *sourd comme un tupin*. Les grandes marmites d'autrefois s'appelaient *des brons* ou *des bronzins* ; il arriva que celles qui leur ont succédé portent encore le même nom. Une louche est *une pauche*, ou, plus petite, *un pauchon* ; l'écumoire est une *cuillère-percée*. Une poêle se dit *une casse* et son contenu *une cassolée*. Le bidon pour aller chercher un ou deux litres de lait ou pour porter un peu de nourriture au champ s'appelle *une pignote*. Un petit morceau de nourriture porte le nom de *bocon* : *viens manger un bocon de tomme*. Les grumeaux de farine mal délayée sont des *catons* et le brûlé au fond d'un plat du *crumé*. Tout ces mots sont encore très vivants dans les familles savoyardes, même si elles ne parlent que le français : la vie domestique favorise le maintien des traditions, même dans le vocabulaire.

## D - L'alpage

Si un Savoyard vous dit que son père possède *deux montagnes*, n'allez pas croire que le fils est un hableur ou le père, un Crésus. Il s'agit simplement de deux alpages, chacun ayant son chalet, ses prés et ses pâturages. Rousseau parlait comme cela et donnait au mot *montagne* le sens de propriété en montagne : « Je me promenais un jour du côté de la Robaïla, montagne du justicier Clerc ». Avec ce sens, le mot *montagne*, a constitué une famille lexico-sémantique : *emmontagner* c'est « monter le troupeau à l'alpage », *démontagner* c'est « le faire redescendre ». Une *montagnette* n'est pas exactement un petit alpage, c'est un alpage à basse altitude (1500 m. environ, les autres s'étageant de 1700 à 2200 m.) ; on

monte à la *montagnette* à la fin de mai, aussi les Suisses appellent cet alpage intermédiaire, *un maïen*. Le mot *Alpe*, sous les formes *Alp-*, *Arp* et *Aup*, concurrence le radical *montagne* dans le nom des alpages. Aussi certains disent : à *l'alpe*, *inalper*, *désalper*. *L'Alpe d'Huez* (certes ce n'est pas en Savoie, mais le même système lexical y fonctionne) signifie « les alpages d'Huez » et *Les Deux Alpes* signifient « les deux alpages réunis de Vénosc et du Mont-de-Lans ». Dans les noms de lieu, *Alpette*, *Arpette*, *Aupet* désignent des *montagnettes*, *des montagnes-basses*, comme on dit aussi ; *l'Arpon* désigne un grand alpage d'altitude. Désignatifs ordinaires et noms de lieux forment un système parfaitement clair, où l'on trouve encore un autre mot *le montagnard* ou *la montagnarde* qui signifie celui ou celle qui tient la montagne, le chef d'exploitation. « *La montagnarde* fait le beurre, pendant que *le boube* garde les vaches ».

Chaque membre du personnel de l'alpage, de la *montagne*, a ses fonctions propres et son nom. Dans les alpages de faible importance, il n'y avait qu'une femme, *la montagnarde* et deux enfants de moins de quatorze ans (à quatorze ans, le garçon apprenait à faucher) : c'étaient *les bergers* ou *les boubes*, *les bouèbes* ; le plus petit s'appelait parfois le *bergerot*, le *petit-berger* : c'était une appellation contrôlée correspondant à des fonctions précises. Ces petits alpages ne sont plus rentables : ils ont été abandonnés et les termes ne sont que des mots-souvenirs.

Quelques grands alpages fonctionnent encore : un *montagnard* y dirige une équipe d'hommes. Le *fruitier* fait le beurre et le fromage ; le *pachonnier* s'occupe... de la *pachonnée*. Il s'agit d'un ensemble de piquets enfoncés dans le sol auxquels on attache les vaches, chaque soir, pour les traire, pour les y faire passer la nuit sans qu'elles vagabondent et pour les traire à nouveau le lendemain matin. Tous les trois ou quatre jours, le *pachonnier* déplace les piquets et étend les bouses de la *pachonnée* précédente, sur la partie du pâturage déjà broutée, ainsi l'engrais fertilise la montagne pour l'été suivant. Dans ces grandes montagnes, qui peuvent avoir un troupeau de plus de cent bêtes, les bergers forment une équipe sous l'autorité du *maître-berger*. Le plus petit berger peut s'appeler comme dans les petites montagnes ; mais s'il y en a un qui a pour fonction de s'occuper des génisses qu'on fait pâturer dans les parties hautes de la montagne, il porte le nom de *mozounier*, car la génisse est une *moze* ou un *mozon*, selon son âge. Tous ces hommes, organisés en une équipe hiérarchisée, se retrouvent à l'heure des traites, où tout le monde remplit des seaux et des seaux de lait. On ne chôme pas dans ces grandes montagnes, que les Savoyards appellent des *montagnes de société* et les Suisses, des *montagnes de consorterie*, car un contrat très précis, obéissant à des usages établis depuis longtemps, lie les propriétaires des bêtes, les propriétaires des pâturages et les travailleurs de l'équipe. Tout cela fonctionne avec ses règles et une terminologie précise à laquelle la langue française ne contribue guère.

*Le temps* qu'on passe à la montagne est *l'estive*. *L'hiverne* n'est tout de même pas le reste de l'année ; c'est la durée pendant laquelle il faut nourrir les vaches à

l'étable. Des contrats fonctionnaient et doivent fonctionner encore ici ou là qui s'appellent *prendre une vache à l'hiverne*. Celui qui avait trop de vaches, pour pouvoir les nourrir l'hiver, car il fallait non seulement de la place, mais beaucoup de foin, ce propriétaire d'un trop grand troupeau plaçait ses vaches chez de petits propriétaires qui les nourrissaient et qui gardaient en paiement le lait et le veau. *L'hiverne* et *l'estive* sont des mots nécessaires aux éleveurs savoyards, même si ces mots n'ont pas eu l'honneur d'entrer dans les dictionnaires français.

## E - Le transport du foin

Toutes les techniques ont, dans toutes les régions, leurs particularités et le vocabulaire qui convient aux outils et aux gestes propres à la région. Pour ne pas faire ici un ouvrage sur les techniques agricoles de Savoie, je n'en choisirai qu'une, sans doute la plus montagnarde : le transport du foin. Dans les montagnes à pente raide, on ne peut pas le transporter en vrac dans les chars ; on en fait des paquets serrés dans des cordes. Les outils sont variables d'une vallée à l'autre et les paquets de grosseurs inégales. Les plus petits font cinquante kilos : un homme – parfois une femme – les porte sur ses épaules, les moyens pèsent quatre-vingts kilos, on les charge sur un mulet ; les plus gros vont de 150 à 200 kilos, on les charge sur des traîneaux que l'on fait glisser. Ces paquets de foin portent un nom : les noms patois varient, mais, en français de Savoie, le paquet de foin s'appelle tout simplement *une trousse*, *une trousse de foin*, et l'outil pour le faire, assemblage de barres de bois et de cordes, porte, en français savoyard, le nom de *barillon*. Quand on ne peut pas remplir un *barillon*, pour faire une *trousse*, on se sert d'un autre outil, grande serpillère carrée de deux mètres carrés munie de cordes et de *troilles* aux quatres coins ; on tasse les restes de foin dans ce tissu de jute et on serre. L'outil en tissu s'appelle généralement un *patin* et le contenu, une *patinée*. Au passage on a rencontré un autre mot savoyard : *la troille*. Étymologiquement c'est le féminin du mot français, un *treuil*. La *troille* est un outil en bois qui ressemble à une navette de tisserand et qui sert, comme une sorte de mousqueton, à tirer sur les cordes et à faire le nœud de serrage.

## F - La neige

Parlons enfin de la neige. Les patois ont des désignations pour des concepts dont un habitant de la plaine n'a pas la moindre idée. Dans certains villages, il y a un mot pour désigner le bloc de neige qui tombe du toit, un autre pour désigner la fumée de neige que, les jours de soleil et de grand vent, on voit s'envoler sur une crête de montagne, pour trois ou quatre façons de neiger, pour des traces de pas dans la neige, etc. Le français de la montagne savoyarde a dégagé quelques notions et quelques mots. Quand on marche dans la neige et que celle-ci colle aux semelles en formant des blocs durcis qui vous font tordre les chevilles, on dit que

*ça botte* ou que *ça soquonne* et le bloc dur sous les souliers porte le nom de *botte* ou de *soquon*. Ne vous trompez pas sur le sens des mots. Si un Savoyard vous dit : « Si tu veux bien marcher, ôte tes *bottes* », cela ne signifie pas qu'il faut marcher nupieds, mais qu'il faut frapper ses souliers l'un contre l'autre, pour détacher les blocs de neige qui se forment sous les souliers.

Au printemps, quand la neige commence à fondre, la terre apparaît par plaques sombres au milieu du manteau neigeux. Ce moment précis et important qui marque le début du printemps est toujours désigné par un verbe impersonnel. Dans la vallée du Giffre on dit *ça plaçote*, à Megève on dit *ça jaillète* (« ça devient de deux couleurs : blanc et noir », car *jaillété* signifie « de deux couleurs ») et la montagne exposée au sud s'appelle, à Megève, le Jaillet. Mais le verbe le plus fréquent et qui tend à se généraliser partout en montagne, est tout simplement : *ça terraine*.

### **G - Termes ou tours plus généraux**

Tous ces termes sont bien spéciaux, évidemment. Il est normal d'ailleurs que dans un pays où, à côté du patois, on parle le français depuis plus de quatre siècles, la langue française ait, dans la très grande majorité des cas, imposé ses tours et ses termes. Il faut donc, pour relever des sabaudismes lexicaux, s'occuper de choses propres à la Savoie. Pourtant il reste encore des mots à sens général et quelques tours propres aux Savoyards qui parlent le français sans trop se corriger.



(Fonds BREL - photo O. Bérard)

Si un Savoyard vous dit : « Adieu ! » il faut surtout que vous vous gardiez de croire qu'il souhaite que la prochaine rencontre avec vous ait lieu après la mort, auprès de Dieu. *Adieu* est la solution de départ la plus ordinaire ; elle peut s'employer dans des circonstances où un Français dirait : « À tout à l'heure ! » « À demain ! » ou « À bientôt ! ». Etymologiquement – mais l'on n'y pense plus – cela veut dire « Je te confie à Dieu », comme le « À Dieu vat » des marins. Il semble que, dans les langues les plus diverses, les montagnards qui vivent dans des pays dangereux se saluent de cette façon, pour conjurer le mauvais pas : il y a tant d'endroits en montagne où il serait fatal.

L'idée de cabosser s'exprime par le verbe *empomber*. Pour le comprendre, il faut le comparer au nom de ce village minier de Tarentaise, *Pomblières* et non *Plombières*, comme on dit ailleurs en France. C'est qu'en patois savoyard, les mots issus de la famille latine de PLUMBUM ont fait passer le L de PL, derrière le B ; d'où le radical *pombl-*. Aussi des mines de plomb s'appellent des *pomblières* et cabosser fortement comme avec une masse de plomb se dit *empomber*. D'où les phrases : *Tu n'as pas honte de rouler avec une voiture tout empomblée : fais-la réparer.* Ou bien : *Un bon chasseur alpin ne doit pas avoir un quart empomblé, sinon il n'a pas sa ration de rouge normale.*

Pour dire « refaire, recommencer », pour exprimer l'idée de l'adverbe français *de nouveau*, les Savoyards emploient très souvent le verbe *tourner* : *Tu as fait des fautes à ta copie ; tourne faire ta page.* Ou bien : *Tu as claqué la porte. Tourne l'ouvrir et ferme-la doucement,* etc. Cette construction du verbe *tourner* est très vivante. Certes elle pourrait s'expliquer par une tournure française avec le verbe *retourner* exprimant le mouvement qu'il faut faire avant de recommencer l'action. *Tourne faire ta page* pourrait être glosé : *Retourne dans ta chambre pour refaire ta page.* Certes, et il en a été ainsi, avant que la tournure se soit généralisée. Mais aujourd'hui cette construction du verbe *tourner* s'emploie sans qu'il soit nécessaire de bouger ; elle n'exprime plus le mouvement. La ménagère qui vous reçoit à sa table peut vous dire, pour vous proposer une seconde assiettée de soupe : « *Tournez prendre un peu de soupe* ».

Les Savoyards ont en commun avec leurs voisins Dauphinois un adverbe particulier, post-verbal et intraduisible en français. Il exprime toutes sortes de nuances : il insiste sur les circonstances de temps, il indique une menace, il renforce une supposition, etc. C'est l'adverbe *puis*. *Demain, il faut puis aller au chalet, pour leur porter du pain et de la viande. Si tu fais puis ça, je te tirerai les oreilles. Fais pas puis, ça, sinon...* Un Savoyard qui parle naturellement le français de Savoie, sans se corriger, met un *puis* dans ses propos, à peu près toutes les cinq minutes. Je n'ai pas chronométré ; mais c'est très fréquent.

Ainsi, si j'avais à écrire *à suivre*, à la fin de cet article, je vous dirais : « Adieu ! Un jour, je tournerai puis vous parler d'autres mots savoyards ».